



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

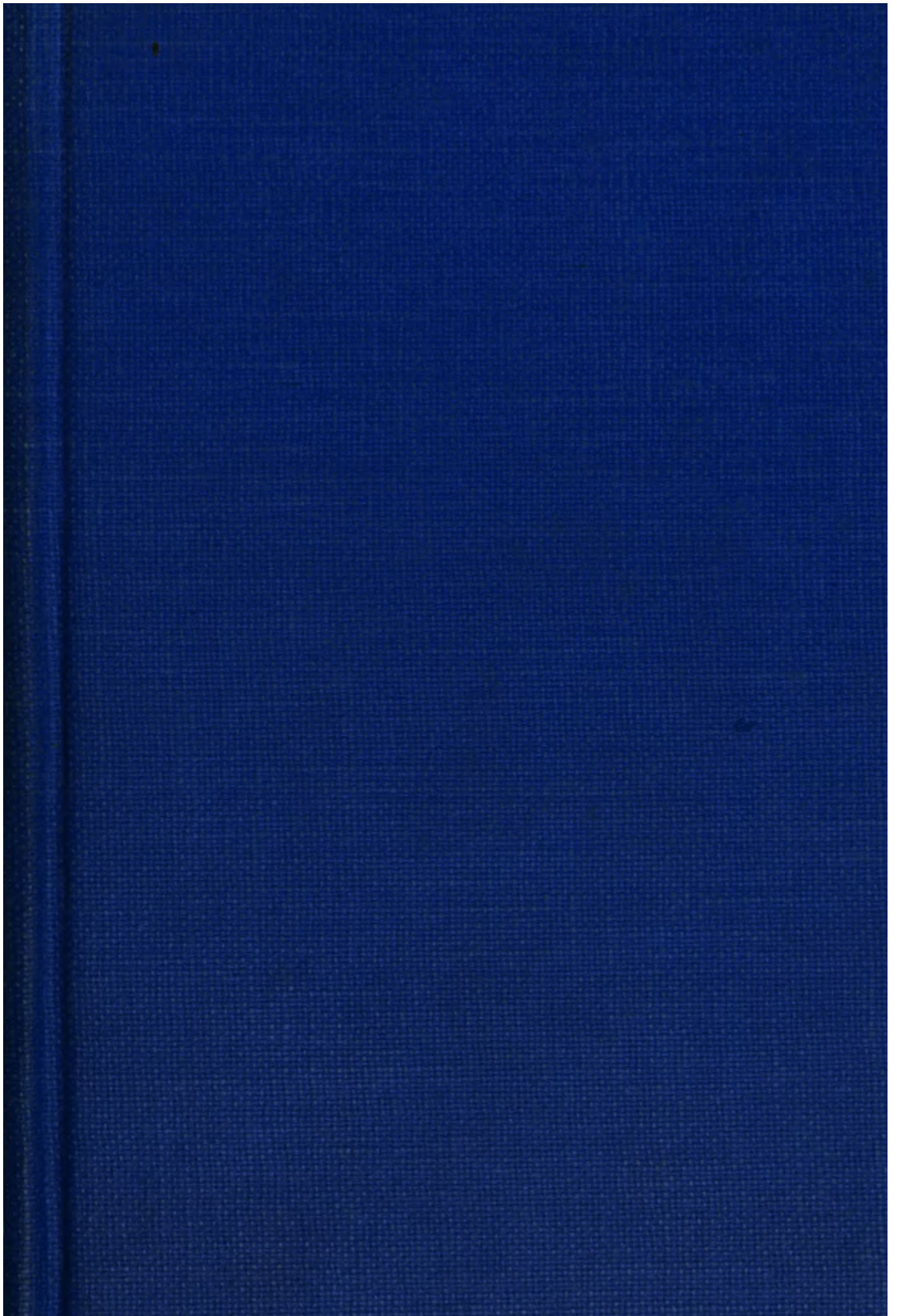
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~J/G 9470 A.1~~



REP. F. 12 782



UNE
HISTOIRE D'AMOUR

TIRAGE : 700 EXEMPLAIRES

**N^{os} 1 à 200, sur japon et vergé du Marais
201 à 700, sur vergé du Marais**

*N^o 355.
L. G.*

**Texte imprimé par A. LAHURE
Eaux-fortes par CHARLES CHARDON**



MAXIME DU CAMP

L. CONQUET ED.

UNE
HISTOIRE D'AMOUR

PAR
MAXIME DU CAMP
de l'Académie française

UN PORTRAIT GRAVÉ PAR A. LAMOTTE
HUIT COMPOSITIONS DE P. BLANCHARD
Gravées par BULAND



PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
5, RUE DROUOT, 5

1888

Tous droits réservés



AVERTISSEMENT

Ceci n'est pas une nouvelle, au sens étroit du mot, c'est-à-dire une œuvre d'imagination avec une intrigue, quelques péripéties et un dénouement ; ce n'est qu'un récit. En le publiant, je fais acte d'exécuteur testamentaire, rien de plus. La lettre que l'on va lire et dont l'original est entre mes mains, m'a été remise par M^{me} Aurélie B., héritière et filleule d'un compositeur qui fut et qui est resté célèbre. Mon rôle a été modeste ; j'ai éliminé des digressions superflues, j'ai

surveillé la composition typographique; en outre, j'ai changé le nom des lieux et modifié le titre des œuvres lyriques, afin de dérouter autant que possible la curiosité et de conserver à l'auteur le bénéfice de l'anonyme qu'il eût certainement voulu garder.

Il est mort à Paris, depuis plusieurs années déjà, et l'on a pensé que l'on pouvait, sans inconvénient, communiquer au public l'humble épisode qui paraît lui avoir été d'autant plus cher qu'il y rencontrait un contraste éclatant avec son existence tourmentée.

M. D.

UNE
HISTOIRE D'AMOUR



UNE

HISTOIRE D'AMOUR

« Nous nous sommes mal quittés,
ma chère enfant; tu as eu un regard
narquois qui m'a rendu grognon et,
sottement, j'ai boudé, quand j'aurais
dû sourire. N'y a-t-il eu en moi que

de la mauvaise humeur et ta question n'a-t-elle pas réveillé quelque souvenir douloureux qui dormait dans mon cœur ? La différence d'âge qui nous sépare est telle que tu dois me croire devenu insensible à certaines impressions ; aussi, dans la question que tu m'as adressée, j'ai vu de la raillerie, là où il n'y avait, sans doute, qu'un peu de curiosité.

« Tu as trente ans, tu es heureuse, tu es dans la floraison de la vie ; tu as de l'affection pour moi, mais, sans penser à mal et sous la seule impulsion de ta jeunesse, tu me regarderais volontiers comme ces momies de Pharaons que l'on va voir dans les musées, car j'avais précisément l'âge que tu as aujourd'hui, lorsque ta mère

me demanda d'être ton parrain. Quand tu étais toute petite et que tu grimpais sur mes genoux, pour mieux fouiller dans mes poches, où tu trouvais toujours quelque surprise à laquelle tu t'attendais, je te semblais déjà bien vieux. Qu'est-ce donc, à cette heure où je ne suis plus — je le sais bien — que l'ombre de ce que je fus jadis ! Crois-tu que j'ignore ce que tu penses de moi ?

« Un soir, après le diner, il n'y a pas longtemps, nous étions dans ton salon ; la conversation languissait : les femmes paraissaient ennuyées et les hommes ne s'amusaient guère ; tu t'en aperçus, tu ouvris ton piano et tu chantas le grand air de la fée Morgane de mon opéra *les Noces de l'Aurore*.

Tu chantas bien, car tu as une jolie voix, quoique tu la conduises peu sagement dans les notes élevées. Tu fus très applaudie, et, sans vanité, je pus prendre ma part des bravos qui te saluaient. Tout bas et comme si, malgré toi, ta pensée s'échappait de tes lèvres, tu dis : « Est-ce singulier qu'il ait fait cela ! » Je t'entendis, je ne fus point irrité, et, en souriant, je me rappelai le vers de *Hernani* :

Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur !

« Oui, petite fille, c'est moi qui ai fait cela, et j'en ai fait bien d'autres, et ça n'a rien de singulier. L'âge m'a touché ; les fatigues de la vie ont courbé mes épaules, mes cheveux

blancs ne laissent plus deviner qu'ils ont été de la couleur des tiens. Le vieil arbre est couronné, mais toute sève n'en a point disparu; il porte encore sa frondaison, et les oiseaux chantent sur ses branches. La lyre qui est en moi n'a pas cessé de résonner; j'ai eu l'enivrement du triomphe, et lorsque, par hasard, j'entre au théâtre et que j'y assiste à l'exécution d'une de mes œuvres, je me dis : « C'est moi qui ai fait cela; » entends-tu bien, ma filleule, et je ne le trouve pas singulier, car je suis tout prêt à recommencer.

« C'est ta malencontreuse phrase qui m'est revenue au souvenir, lorsque, me regardant avec tes yeux, parfois un peu trop railleurs, tu m'as dit : « Mon



parrain, tu dois avoir eu des aventures d'amour ; raconte-les-moi ; cela m'amusera. » — La peste soit de la petite fille qui va encore trouver singulier que j'aie fait cela et qui veut se moquer de moi ! — J'ai froncé les sourcils et je t'ai regardée avec rudesse ; quand tu es partie, je t'ai donné la main, au lieu de t'embrasser comme j'en ai l'habitude ; puis, je me suis assis en maugréant et j'ai donné des coups de pincettes à une pauvre bûche qui brûlait de son mieux. A six heures, Manette a ouvert la porte et a dit : « Le dîner de monsieur est servi. » Je n'ai bougé et je suis resté à contempler le feu, que je ne voyais pas. Au bout de cinq minutes, Manette a reparu. — « Voilà monsieur tombé dans ses rêve-

ries; monsieur a tort, car la soupe de monsieur refroidit. » — Allons! allons dîner; la peste soit de la petite fille et de ses questions!

« Manette avait raison; j'étais tombé dans mes rêveries. Rêveries et souvenirs, bien souvent, c'est tout un.

« Aventures d'amour? A la façon dont tu me demandais de te les raconter, il m'avait été facile de comprendre que tu croyais que ce vieil homme, qui est ton parrain, n'en avait jamais eu. A quatorze ans, campé dans la salle à manger, à côté d'une femme de chambre qui ne quittait point son ouvrage des yeux, afin de ne pas m'éclater de rire au nez, je me tournais vers le poêle et je chantais à tue-tête :

Sur cet autel sacré, viens recevoir ma foi !

car, à cette époque, nous estimions que Spontini a du talent et que *la Vestale* vaut qu'on l'admire.

« Ah ! si je racontais mes amourettes, je n'en finirais pas. Bien loin, au fond de la longue avenue de ma mémoire, je me revois arrivant à Rome, tout fier de mes lauriers académiques et ne sachant pas si je devais m'arrêter à regarder les Transtévérines ou les femmes de la Grandesse. Après avoir fait mon temps à la villa Médicis, lorsque je rentrai à Paris, je m'imaginai que l'on n'attendait que moi pour monter des opéras en cinq actes et exécuter au Conservatoire des sym-

phonies inédites. Il me fallut en rabattre; grâce à un député de mes parents qui oscillait, par principes, entre la gauche et la droite, on me confia un ballet à écrire. La scène se passait en Océanie. Je m'en tirai à mon honneur; le second et dernier acte se terminait par une sarabande qui célébrait le mariage du jeune navigateur et de la reine de l'île des Cocotiers. Cela eut du succès; quand le rideau fut retombé, le corps des figurantes et quelques futurs premiers sujets me portèrent en triomphe dans le huis clos des coulisses : coldcream et poudre de riz; j'en fus quitte pour un habit noir.

« Plus tard, lorsque j'étais tout entier à mon opéra de *Richard en Palestine*,

je voulus, un peu naïvement, je l'avoue, aller chercher des inspirations autour de Jérusalem et dans les vallées de la Cœlé-Syrie. Vers les hauteurs où vécut le Vieux de la Montagne, qui, pour moi, n'était qu'un *basso profundo*, il est des villages où habitent des femmes que l'on appelle emphatiquement des princesses. Orphée, notre patron dans l'Olympe du paganisme, charmait les monstres ; je fis comme Orphée et ne m'en sentis pas plus fier. Je pourrais te dire bien des historiettes et te les donner pour des aventures d'amour ; mais ce serait abuser de ta candeur, madame ma filleule, et ce serait manquer de respect à Mozart que de chanter, après lui, le *Mille trè*, de *Don Giovanni*. Les histoires d'amour sont

tristes, n'est-ce pas? et il ne faut pas les confondre avec la galanterie, qui est toujours gaie, sinon indifférente.

« Oui, ta question a fait revivre en moi une histoire d'amour qui est presque d'hier — ne ris pas — et qui m'opresse, lorsque je ne parviens pas à la chasser de mon souvenir. Cette histoire, je me la suis racontée pour la millième fois peut-être, quand tu as été partie, pendant que ma soupe refroidissait et que Manette n'était point contente. Il y a cinq ans, tu ne l'as pas oublié, j'ai donné mon opéra de *Conradin*, qui fut accueilli par le public avec une extrême bienveillance. La presse fut unanime à me louer, et les abonnés furent satisfaits d'un divertissement qui mettait en évidence des

jambes auxquelles on portait intérêt.

« On s'occupa de moi un peu partout et je fus averti que l'on montait mon opéra à Vienne. J'y courus pour surveiller la mise en scène, diriger les répétitions et rectifier l'orchestre, si, par hasard, il s'écartait des mouvements indiqués. Le théâtre mit à ma disposition toutes ses ressources, qui ne sont point à dédaigner; le succès fut considérable, mais je n'eus pas à en jouir longtemps, car il me fallut aller à Milan, où la Scala me faisait l'honneur de m'appeler. Quelque disposés que nous soyons à nous attribuer le mérite d'une œuvre, il ne faut point trop s'en faire accroire, comme disent les bonnes gens, et je reconnais volontiers que le sujet même de l'opéra

était pour beaucoup dans l'applaudissement accordé à ma musique. Conradin est un personnage émouvant ; l'Allemagne et l'Italie le réclament ; c'est pourquoi Vienne et Milan avaient été au-devant de mes désirs. Succès à Paris, succès en Autriche, succès en Lombardie, c'était de quoi satisfaire les plus difficiles, et j'étais satisfait, mais j'étais fatigué ; le labeur des répétitions faites coup sur coup à trois théâtres de nationalité différente, m'avait surmené ; j'avais soif de repos et je ne rêvais que d'horizontalité à l'ombre des grands arbres.

« Nous avons beau contraindre notre corps à l'immobilité, il y a en nous une part immatérielle qui ne peut demeurer oisive, qui toujours travaille,

toujours rêve, toujours aspire au mieux, toujours regarde plus haut. Pendant que je geignais de lassitude, ma vieille tête fermentait et je me disais que dans *la Coupe et les Lèvres*, d'Alfred de Musset, on pourrait tailler un admirable *libretto*; c'est pourquoi je m'en allai au Tyrol, comme autrefois j'avais été en Syrie.

« Un peu au hasard de ma fantaisie et sans trop savoir où je prenais gîte, je m'arrêtai à Sternbach. Les *guides* en parlent : « Petite ville célèbre par ses eaux thermales, bons hôtels, casino, voitures à volonté, industrie peu florissante, promenades agréables dans les environs, ruines de l'abbaye de Narrischthal, pierres druidiques (douteuses), climat tempéré. » Comme tu

vois, j'étais renseigné de façon à ne pas me douter où j'allais.

« La ville est jolie, ni allemande, ni italienne, l'une et l'autre, avec une de ces églises-boudoirs auxquelles excellait la Compagnie de Jésus, et un marché couvert où viennent s'asseoir les paysannes hautes en couleur et respirant largement, car elles ont toujours quelque granule de réalgar derrière les lèvres. Les maisons s'élèvent en amphithéâtre, à mi-côte d'une colline qui baigne ses pieds dans une mince rivière ; la vallée a de l'étendue et est abritée du nord par une chaîne de montagnes. Un grand bois de hêtres a été divisé en allées qui convergent vers un rond-point ; c'est le parc, le cœur même de Sternbach,

c'est-à-dire le casino autour duquel sont groupées des boutiques où l'on ne vend que des choses inutiles. C'est un endroit charmant, où l'on peut être paresseux sans remords, car on n'a rien à y faire.

« Population de station balnéaire, c'est-à-dire population cosmopolite et assez mélangée. Des Italiens fuyant la chaleur, des Allemands, quelques Français, des Anglais outillés pour « fouetter » la truite, des Russes à l'air ennuyé, des demoiselles venues de partout et parlant une sorte de langue *sabir* qui leur permet de demander et de recevoir dans tous les idiomes. Il existe là des eaux thermales, je l'ai constaté. Une source d'eau chaude coule non loin d'une source

froide; en les réunissant, on obtient une eau tiède, excellente pour le blanchissage. Chacun fait sa cure; la cure est individuelle et modifiée selon le tempérament; on fait la cure d'air, sur la montagne; la cure d'ombre, sous les arbres; la cure de soleil, au milieu de la prairie; la cure d'eau, dans une baignoire.

« La cure la plus suivie m'a paru être la cure de musique; quatre fois par jour, à huit heures du matin, à midi, à quatre heures et à huit heures du soir, un orchestre prend place dans un vieux chalet en forme de tente et joue tous les airs de la Saint-Jean, entremêlant Wagner et Cimarosa, Rossini et Spohr, Offenbach et Pergolèse. Le bruit est varié et l'on y prend

plaisir. On se réunit volontiers autour du chalet, on écoute, et la canne des amateurs bat la mesure à contre-temps.

« Je vivais là très bien, me promenant sous les hêtres, savourant ma gloriole et ne disant mot à personne. J'étais un des fidèles de la musique, on m'y avait reconnu, je le savais, car, plusieurs fois, j'avais entendu prononcer mon nom. Je m'asseyais d'habitude au pied d'un épicéa, non loin du chalet; on semblait s'être donné le mot pour me réserver cette place, car ma chaise y était toujours libre. Je t'avouerai, ma chère enfant, que j'étais touché de ces attentions et que je n'en trouvais le pays que plus agréable. On parlait de moi en termes

excessifs; pour les Italiens, j'étais l'illustre *maëstro*, pour les Allemands, le célèbre *componist*, et je n'en étais point fâché. Le nectar que l'on versait à ma célébrité n'était pas toujours de qualité aussi choisie, et parfois il était un peu frelaté.

« Un jour, après avoir exécuté le finale du second acte de *Conradin*, les musiciens se tournèrent vers moi et m'applaudirent en frappant de l'archet sur le dos des violons. Je saluai avec tout ce que j'ai de modestie. Deux de nos compatriotes, assis derrière mon arbre, qui ne pouvaient me voir et que j'entendais, furent étonnés et s'interrogèrent : « Qu'est-ce donc? — C'est une ovation à un compositeur français qui est ici. — Quel compo-

teur? — Mais tu sais bien : comment diable s'appelle-t-il? Chose, tu sais bien, qui a fait une machine intitulée... attends donc... tu sais bien... je n'ai pas la mémoire des noms ; je ne connais que cela ; aide-moi donc.... Il est de quelque chose ; je ne me rappelle plus de quoi, une chose savante, de l'Institut ou de l'École polytechnique.... Ah ! c'est insupportable ; je l'ai au bout de la langue, mais je n'ai pas la mémoire des noms.... »

« Le proverbe ne se trompe pas : nul n'est prophète en son pays. Je ne pus m'empêcher de rire en pensant que nous sommes heureux et même fiers, lorsque ces gens-là nous applaudissent ; car, en somme, ils constituent le public, ce public pour



P. Blanchard inv.

Em. Buland sc.



lequel nous vivons et par lequel, souvent, nous mourons.

« Tu me demanderas ce que je faisais : rien, ou à peu près ; je remerciais les arbres de verdoyer ; j'écoutais les ariettes qui chantaient d'elles-mêmes dans ma cervelle ; assis auprès de mon épicea, je suivais de l'œil les femmes qui se promenaient autour du chalet de l'orchestre. Parfois, elles se retournaient et laissaient tomber les yeux sur moi ; je m'en apercevais et je feignais de ne point le voir. C'est le compositeur et non l'homme qu'elles regardaient, je le sais bien ; mais il m'est impossible de séparer l'un de l'autre, ne t'en déplaise, ma filleule, et il m'est arrivé de rougir d'aise, comme si je n'étais pas un vieux bon-

homme revenu des erreurs de ce bas monde. Que de fois je me suis répété le vers de *la Tristesse d'Olympio* :

Jeune homme, on te maudit, on t'adore, vieillard.

« Le poète a eu raison ; plus nous devenons incapables d'inspirer de l'amour, plus l'amour nous apparaît ineffable ; on regrette les heures gaspillées, au temps de la jeunesse, à autre chose qu'à aimer. On se dit : « Si j'avais su ! » et maintenant que l'on sait, il est trop tard ; l'âme vibre encore, elle vibre plus que jamais ; elle a des élans superbes et d'énormes coups d'aile ; mais elle sait que la forme dont elle est revêtue a été détruite par l'âge ; le poids des ans est si lourd,

qu'elle n'ose plus le soulever; elle a horreur de la matière qui l'enveloppe; elle se tait, elle se cache, car elle craint d'être jugée sur l'apparence, et l'apparence ne peut faire illusion. Elle ressemble à une source qui coule en sanglotant au fond d'une ruine. Passons! passons! Un poète a chanté *la Plainte d'une momie*; je ne veux pas la traduire en prose.

« Cependant Sternbach s'animait chaque jour davantage; les hôteliers se frottaient les mains et avaient doublé leurs prix, les diners de la table d'hôte duraient trop longtemps et les cochers des voitures de louage choisissaient leurs clients. L'administration du Casino redoublait d'efforts, et, pour mieux accumuler plaisirs sur

plaisirs, elle décida de donner un concert et un bal d'enfants. Le programme du concert ne me fit pas sourire; il annonçait le duo du premier acte de *Richard en Palestine*. Je me résignai; perdu dans un coin de la salle mal éclairée, j'écoutai et je m'aperçus qu'en vieillissant ma musique s'était modifiée; les *fa* dièses étaient devenus des *fa* naturels et les bémols avaient une voix si faible qu'on ne les entendait plus. C'est surtout en matière d'exécution musicale dans les théâtres de province et les concerts exotiques qu'il est bienséant de se rappeler que « l'intention doit être réputée pour le fait ».

« Après un morceau de Wagner, boxé sur un piano qui en souffrit, il y eut suspension d'audience, comme

l'on dit en cour d'assises. Dans la salle, la chaleur était lourde; plusieurs personnes sortirent, afin de respirer l'air frais de la soirée. Je m'arrêtai devant le perron, non loin de deux femmes qui agitaient leurs éventails en causant. L'une chantait à demi-voix et d'un accent plus juste que celui du contralto que je venais d'entendre :

N'auras-tu pas pitié de ma jeunesse errante;
J'ai traversé les mers pour venir jusqu'à toi

« C'est, tu te le rappelles, le début du duo. Il me sembla qu'elle portait son mouchoir à ses yeux, en disant : « C'est admirable; ah! que je voudrais le connaître! » Sa compagne se mit à rire : — « Il est ici, fais-toi présenter. »

Elle reprit : « Je n'oserai jamais. » Je m'écartai, pas assez cependant pour la perdre de vue, et je la regardai.

« A travers l'obscurité, je distinguai une taille svelte, une robe en foulard bleu à pois blancs, une chevelure très abondante, qui me parut blonde; quant aux traits du visage, je ne pouvais les apercevoir. J'allais rentrer dans la salle du Casino, décidé, sans vergogne, à me mettre en évidence, de façon à être reconnu par celle qui me voulait connaître, lorsque les deux femmes se rapprochèrent de moi. — « Reviens-tu au concert? — Non, il faut que j'aie couché la petite. — Mais sa bonne est là! — Ah! ce n'est pas la même chose; à demain. » Elle s'éloigna; je ne fis pas un pas pour la

suivre. J'allai reprendre ma place dans la salle du concert et je ne sais pas ce que l'on y joua.

« Le lendemain, les murs de la ville et jusqu'au tronc des hêtres étaient tapissés d'affiches; dans les rues de Sternbach, encore soumise aux usages du bon vieux temps, le tambour de la municipalité, suivi des gamins du pays, battait sa caisse, s'arrêtait de cent pas en cent pas, et nasillait : « Aujourd'hui, de deux heures à quatre heures de relevée, grand bal d'enfants, dans l'ancienne salle du Casino; divertissements, danses variées, cotillon, jeux de toute sorte, tombola, orchestre choisi; le prix d'entrée est fixé à un demi-florin d'Autriche. » Le tambour faisait un roulement et, après une

pause, comme pour donner plus de solennité à ses paroles, il ajoutait : « On servira des rafraîchissements. »

« Je me décidai à aller à ce bal. Tu sais que j'aime les enfants, peut-être parce que je n'en ai pas et surtout parce que je n'éprouve pour eux que de la commisération. Je pense comme Usbeck des *Lettres Persanes* : « Il faut pleurer les hommes à leur naissance et non pas à leur mort. » Lorsque je regarde autour de moi, lorsque je me retourne vers le passé de mon existence, qui, cependant, fut heureuse, et que je vois des enfants, je suis pris de tristesse, en me demandant ce que la destinée leur réserve. L'insouciance, la joie, la santé, l'imprévoyance d'un lendemain auquel on ne saurait son-

ger, les dorloteries maternelles, tout cela s'en ira, pour faire place à l'angoisse, au chagrin, à la maladie, à l'inquiétude, au regret de ceux que l'on aime et qui meurent, à la lutte quotidienne, aux déceptions, à la ruine et peut-être à l'infortune. C'est pourquoi je suis de ceux qui gâtent les enfants et qui, en prévision de l'avenir, cherchent à leur faire quelques années heureuses au début de la vie. Est-ce donc en vertu de ces considérations que j'entrais, à deux heures sonnantes, dans l'ancienne salle du Casino? Mais sans doute; j'ajouterai que je m'étais dit : Elle a une petite fille, donc il est probable qu'elle viendra au bal.

« L'ancienne salle du Casino n'était

qu'un hangar, suffisamment éclairé par un jour d'atelier; sur le plancher de sapin, on voyait serpenter les traces d'un récent arrosage; quelques rangées de chaises s'alignaient régulièrement au long des murailles de bois, que, pour la circonstance, on avait décorées de feuillage. A l'extrémité de la salle, les musiciens de l'orchestre étaient assis sur une estrade que l'on avait dissimulée, tant bien que mal, derrière des caisses d'arbustes. Quand un ivrogne voit un cabaret, il y entre; quand je vois un orchestre, j'y cours; je me plaçai donc entre les arbustes et l'estrade, de façon à ne point perdre une note de musique et de façon à voir dans la salle, sans être vu.

« On arrivait; lentement et de démar-

che imposante, les parents amenaient leurs enfants; petits garçons ahuris et gauches, petites filles de modeste maintien, qui marchaient les yeux baissés et glissaient le regard en coulisse, pour s'assurer de l'effet qu'elles produisaient. Quelques-unes avaient des gants neufs et contemplaient leurs mains avec ravissement. La fête promettait d'être luxueuse, car, sur une table placée à côté de moi, je voyais un coussin chargé de décorations en clinquant destinées aux jeunes messieurs, et une corbeille pleine de bouquets entourés d'une collerette de papier réservés aux jeunes demoiselles. Le tambour avait crié : « On servira des rafraîchissements ! » En effet, sur deux plateaux j'apercevais des verres de

sirop et une pyramide de brioches.

« Dans la salle, un petit homme se démenait, rebondi, grisonnant, frisé, en cravate blanche, en gilet évasé, en pantalon noir assez court pour découvrir des pieds prétentieux, chaussés d'escarpins vernis à boucles d'or ; il allait, il venait, ne touchant pas terre, les coudes en dehors, saluant de droite et de gauche avec une bienveillante supériorité, affairé, donnant des ordres, près de s'envoler comme un sylphe ou comme un ballon ; c'était le maître à danser, qui attendait que l'on fût en nombre pour commencer les divertissements, souriant, mais grave, pénétré de sa responsabilité, comme un général qui attend l'entrée en ligne d'un dernier corps d'armée, pour livrer bataille.

« Pendant que je regardais ce fantoche, que je m'amusais et m'attristais de son importance, car nous sommes tous ainsi, je sentis que l'on me touchait l'épaule et je me retournai. Le chef d'orchestre avait quitté son pupitre et, appuyé contre l'estrade, il me parlait : — La vie était dure pour lui, il valait mieux que le métier auquel le sort le condamnait; il n'était point fait pour diriger des musiciens de plein vent et pour faire danser des enfants qui ne savent point danser. En hiver, c'était bien pis encore; à peine un concert qui ne soldait pas ses frais; à peine un bal payant où l'on ne payait pas. Ah! si monsieur voulait! Si monsieur, qui a de si belles connaissances, qui est une autorité musicale, daignait

seulement lui donner un coup d'épaule, le recommander aux théâtres de Paris, certainement on lui offrirait une situation en rapport avec son mérite, et il ne serait plus réduit à végéter dans une petite ville, qui n'a que de la neige en hiver et des baigneurs en été.

« J'écoutais les nénies du pauvre homme ; je les connaissais pour les avoir entendues toujours, en tous pays, à tous les échelons du marchepied social ; j'allais lui répondre, lorsque le maître de danse, voltigeant sur ses pointes, lui dit : « Une mazurka, de grâce, pour animer mes petits chérubins. » Le chef d'orchestre remonta à son pupitre, et je me retournai vers la salle, qui s'était remplie pendant que

je prêtai l'oreille aux doléances du kapellmeister.

« Les deux rangs de chaises placées devant moi, et dont je n'étais séparé que par les arbustes, étaient occupés. Sous mes yeux, à portée de ma main, une femme était assise en robe de foulard bleu à pois blancs. Je la regardai avec une intensité extraordinaire; mais je ne puis dire que je la dévisageais, car elle me tournait le dos. Des cheveux blonds, à reflets cendrés, frisaient sur un cou charmant; la main dégantée, très fine, un peu maigre, les relevait par un geste machinal. Sur ses genoux, elle tenait une petite fille et se penchait pour parler à sa voisine. Au son de la voix, je n'eus point d'hésitation. C'était bien

elle ; c'était celle qui avait dit : « C'est admirable ! ah ! que je voudrais le connaître ! » Parfois, j'apercevais son profil et je le trouvais

Fait à souhait pour le plaisir des yeux.

« Derrière moi l'orchestre éclata et toute la marmaille se mit en l'air, sans ordre, malgré le maître de danse, sans mesure, malgré le rythme. Trois ou quatre fillettes de treize à quatorze ans essayaient de faire croire qu'elles savaient ce qu'elles faisaient ; quelques nourrices manœuvraient assez convenablement, sous prétexte d'amuser leur poupon ; le reste des danseurs se tremoussaient au hasard et remuaient pour remuer. Le parquet n'était point



P. Blanchard inv.

Em. Buland sc.



ciré; aussi l'on ne tombait pas trop souvent.

« Elle ne se retournait pas; penchée en arrière, cambrant la taille, elle faisait sauter sur ses genoux la petite fille qui riait aux éclats et se rengorgeait de plaisir avec les gestes adorables de la grâce inconsciente. L'enfant était très belle et de santé resplendissante; un ruban écarlate retenait ses cheveux bouclés. Pauvre petit Chaperon rouge, il est quelque part le loup qui a de si grands bras pour te mieux embrasser. Un rire perlé s'égrenait de ses lèvres entr'ouvertes et parfois elle poussait un cri, lorsque sa mère, d'un brusque mouvement, la balançait au-dessus d'elle. Et les bras, comme ils étaient potelés, et les mains,

comme elles frappaient l'une contre l'autre avec allégresse!

« Mon regard ne quittait plus cette enfant dont tous les gestes semblaient en harmonie avec ceux de sa mère; et par un de ces effets de contrepoint qui sont plus fréquents encore dans la vie qu'en musique, tandis que mes yeux se réjouissaient de voir cette merveilleuse petite créature, mon esprit s'attristait en pensant qu'elles sont bien fugitives les heures où les mères et les enfants s'absorbent dans un bonheur parfait.

« As-tu remarqué, ma filleule, qu'il est des instants où les circonstances même les plus prospères développent en nous, sans motif appréciable, une tristesse invincible. Pourquoi? quelle

corde lugubre résonne en nous subitement? quel papillon noir l'a frôlée de son aile et en tire des accents lamentables? Impression nerveuse, disent les médecins, qui expliquent tout et n'expliquent rien avec les nerfs. Or, je subissais une de ces impressions; mes morts semblaient revivre en moi et me parlaient du passé; les déconvenues de ma vie m'apparaissaient; les brumes de l'inquiétude obscurcissaient ce qui me reste d'avenir et je me sentais triste jusque dans mes moelles, pendant que je regardais la petite fille riant et sautant entre les mains de sa mère.

« La mazurka avait pris fin; les danseurs et les danseuses étaient retournés auprès des parents, qui leur

essuyaient le front et réparaient leur coiffure. Au bout de quelques minutes, le maître à danser accoupla les enfants deux à deux, les disposa en une longue file, à peu près par rang de taille, et fit mine d'inviter la petite fille, qui se rejeta dans les bras de sa mère. — « Elle est encore trop jeune, dit-il avec un sourire séraphique, trois ans à peine; ce sera pour l'année prochaine. » Puis, s'adressant au chef d'orchestre, il lui cria : « Une polonaise ! »

« On joua une marche que j'avais peut-être entendue vingt fois sans y faire attention, et qui, dans la disposition d'esprit où j'étais, produisit sur moi un effet presque douloureux. On eût dit qu'elle évoquait les fantômes

et épaississait l'ombre dont j'étais enveloppé. Je ne puis cependant pas dire que je l'écoutais; non, je l'entendais; elle me berçait et formait une base continue sur laquelle mes pensées brodaient leurs lamentations. Après un prélude deux fois répété, le motif principal se dessinait : *sol, sol, la, si, fa, mi — ré, do, si, fa, si, la, sol.*

« Par quelle aberration cette phrase dont la banalité te fera sourire, devint-elle un cri de douleur qui trouvait son écho en moi? Il m'est impossible de l'expliquer; mais j'avais les yeux humides et j'étais oppressé; lorsque la reprise du motif allait se produire, j'éprouvais comme une émotion d'impatience; il me semblait, en cette minute, que j'aurais volontiers passé

ma vie à entendre les instruments à cordes moduler ce que je prenais pour une plainte, et que je ne me laisserais jamais de contempler le dos d'une inconnue dans une robe de foulard bleu.

« Tout à coup la petite fille quitta les genoux de sa mère et, passant à travers les groupes disloqués, qui s'imaginaient exécuter une marche aux flambeaux en plein jour, elle courut, les bras tendus, au-devant d'un homme jeune et vigoureux. Les moustaches blondes, les cheveux coupés ras, le bras gauche écarté du corps, comme par l'habitude d'éviter le choc de la poignée du sabre, la redingote serrée à la taille, les épaules effacées, la démarche, le maintien, tout en lui

indiquait un officier. Avec un bon sourire, il se pencha vers la fillette, la souleva dans ses bras et vint la déposer sur les genoux maternels. Pendant qu'il s'avancait, me faisant face, nos yeux se rencontrèrent et une expression de surprise avait passé sur ses traits.

« Il s'inclina vers la jeune femme et lui dit un mot à l'oreille. J'avais été reconnu et je venais d'être nommé. Je n'en pus douter, car de ce moment elle fit effort pour tourner la tête et regarder derrière elle. Ce n'était point facile; elle ne pouvait me voir qu'en se levant, et les femmes n'aiment pas à être prises en flagrant délit de curiosité. La polonaise continuait toujours; je la murmurais à bouche

close et je méditais de me glisser derrière les arbustes, d'aller me placer à l'autre bout de la salle, afin de bien regarder celle qui cherchait à m'apercevoir, lorsque la petite fille, lasse d'être en repos, se campa devant sa mère et se mit à tourner, comme si elle valsait. Elle avait mis ses mains sur ses hanches, pivotait sur elle-même et riait.

« Deux grands dadais d'une douzaine d'années, enlacés, le visage de trois quarts, les yeux au plafond, prétentieux et sots, inspirés sans doute par le rythme de la marche, croyaient polker, parce qu'ils se donnaient des coups de pied dans les chevilles. La petite fille ne les voyait pas; ils la heurtèrent en passant; elle fut ren-

versée. Je jetai un cri et me précipitai. La mère avait été plus rapide que moi, elle serrait son enfant dans ses bras. Nous nous trouvâmes face à face. Quels saphirs sous ses paupières !

« Je repris ma place. La petite fille pleurait, non qu'elle se fût fait mal, mais le choc l'avait surprise et elle était suffoquée. L'officier lui parlait et la dorlotait, pour l'apaiser. Je pris un des bouquets posés auprès de moi et j'y ajoutai une décoration en papiers de toutes couleurs ; fleurs et clinquant, c'est de quoi calmer bien des chagrins. Je l'offris à la petite fille, qui le saisit et se mit à sourire. Sur une parole que sa mère lui dit à voix basse, mais que j'entendis : « Va remercier le monsieur, » elle vint à moi sans timi-

dité ; je l'enlevai et l'embrassai bruyamment, comme si mon baiser devait aller plus loin. *Sol, sol, la, si, fa, mi* — le chant des violoncelles ressemblait à un sanglot.

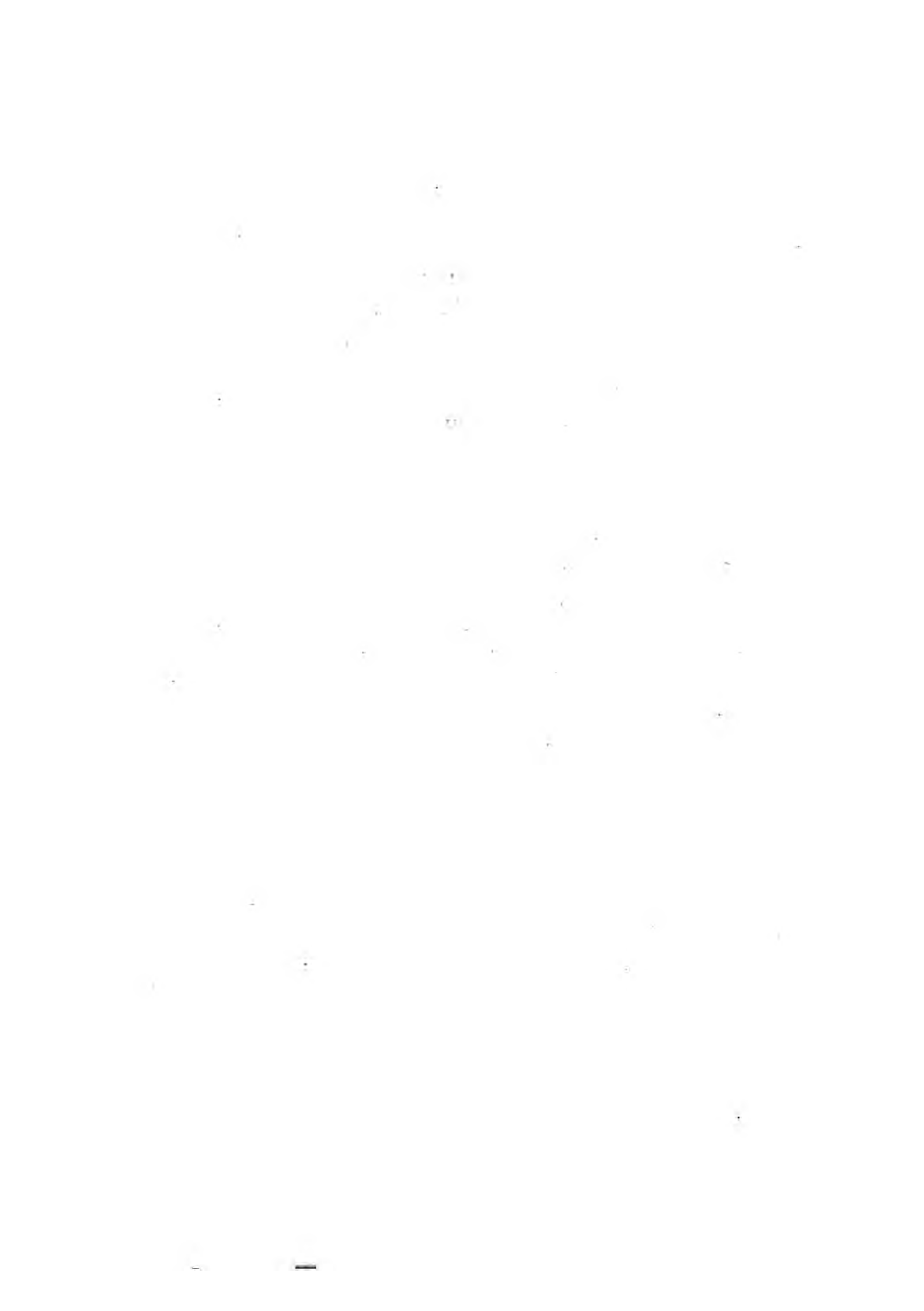
« Elle était remontée sur les genoux de sa mère ; l'orchestre se taisait ; on offrait les rafraîchissements annoncés par le tambour ; la salle était pleine de brouhaha ; le maître à danser s'épongeait ; les enfants, les parents, les bonnes, les institutrices étaient debout et parlaient tous à la fois ; le bruit me fatiguait et je n'étais point fâché d'aller me promener seul, sous les arbres, pour me débarrasser de cette polonaise qui me harcelait. Je me levai et, voulant traverser la salle pour me diriger vers la porte, je dus

passer auprès de la femme à la robe de foulard. L'enfant me vit et me tendit les mains. Je me penchai très bas, pour baiser son petit bras qui avait un joli bourrelet à la manchette.

« J'allais me redresser, lorsqu'il me sembla qu'un souffle tiède, d'une incomparable douceur, descendait vers moi, et je sentis deux lèvres, — oui, deux lèvres — effleurer mon cou. Je me rejetai en arrière, avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi. La femme était très rouge, elle baissait les yeux et parlait à sa fille. Arrivé au bout de la salle, je me retournai rapidement, assez rapidement pour surprendre son regard qui m'avait suivi et pour voir sa compagne éclater de rire.

« Ce n'est point sous les arbres que j'allai, mais chez le marchand de joujoux; j'y pris la plus belle poupée que je pus découvrir et je revins m'asseoir devant la porte de la salle de bal. C'est par là qu'il fallait sortir, à moins d'avoir le manteau de Méphisto, et j'attendis. J'attendis une heure; ces diables d'enfants ne finissaient pas de danser. Le défilé commença; sur les degrés de l'escalier, les gamins sautaient encore. Lorsque je la vis paraître, donnant le bras au jeune homme à moustaches blondes, tenant sa fille par la main, marchant près de son amie, je m'avançai et, sans dire un mot, je remis la poupée à l'enfant.

« La pauvre petite resta bouche bée et fit: « Oh ! » Puis, saisissant la





P Blanchard inv.

Em Buland sc.

poupée à deux mains, elle la montra au jeune homme, en disant : « Ah ! papa ! » Le jeune homme se découvrit : « Vous êtes trop bon, monsieur ; comme vous la gâtez ! Plus tard elle comprendra combien elle doit être fière d'un tel cadeau. » — Je devins rouge jusqu'aux oreilles. — La mère s'inclina et sourit, en guise de remerciement, mais sans me regarder. Ils s'éloignèrent ; je l'accompagnai des yeux jusqu'à l'angle de l'allée. J'étais persuadé qu'elle se retournerait ; elle ne se retourna pas.

« Le soir, j'étais à mon poste, sous mon épicea, auprès de l'orchestre, que je n'écoutais guère, mais auquel, si je l'avais osé, j'aurais redemandé la polonaise du matin. Je regardais les

femmes; mais je les regardai vainement; je ne l'aperçus pas. Je me couchai assez tard; quels beaux rêves je te pourrais raconter! les yeux bleus, les lèvres tièdes, les cheveux blonds, une symphonie lointaine, ce sont là les éléments d'un songe enviable; mais rassure-toi; si j'ai rêvé, je n'en ai conservé aucun souvenir; je dormis comme un loir, et c'est ce qui m'arrive, toutes les fois que j'ai supporté quelque émotion. Je savais, du reste, et depuis longtemps, que le rêve est fantasque de sa nature, réfractaire aux appels qu'on lui adresse, et qu'il revêt rarement les apparences qu'on voudrait lui imposer.

« Le lendemain matin, je me promenais dans le sentier de la prairie où

coule un ruisseau qu'ici l'on nomme rivière; une allée de vieux peupliers fait éventail contre les rayons du soleil levant; c'est un endroit admirable pour y rêvasser et pour y fredonner; or, je fredonnais cette polonaise qui chantait d'elle-même en mon souvenir et dans laquelle je découvrais des notes folâtres que je n'avais pas remarquées la veille. Toute tristesse avait disparu; je me trouvais heureux d'être; des idées bizarres me trottaient par la cervelle; je ne sais quel zéphyr de Jouvence soufflait dans la vallée; j'avais des illusions, des espérances, je formais des projets; j'étais redevenu jeune.

« Fouettant de mon bâton les herbes humides, redressant ma taille, la

tête haute, les yeux perdus dans les contemplations de la rêverie, j'allais devant moi, ne me souciant de rien, comme si des yeux bleus me faisaient signe au bout de l'horizon. Tout souriait; la nature était blonde et les rayons du soleil me semblaient tièdes comme un baiser.

« Le chemin de fer à une seule voie qui relie Sternbach à Baumstein, station de la grande ligne de l'Europe centrale, traverse la prairie. Une locomotive siffla avec ce bruit strident, particulièrement pénible aux oreilles musicales, et je m'arrêtai, comme un badaud, pour voir passer le train. Il cheminait, à cent pas de moi, entre deux haies, avec une allure paternelle qui eût fait sourire les trains éclairs.



F. Blanchard inv.

Em Buland sc

La forme lourde et maladroite des wagons enlaidissait le paysage; en ce lieu et en cet instant, le progrès moderne me déplut.

« A la portière d'une des voitures, une main agita un mouchoir; j'étais seul, c'est donc à moi que ce signe s'adressait; je regardai, je fis deux ou trois mouvements de la tête avec une indécision qui prouvait que je n'avais reconnu personne. Le mouchoir disparut et devant la fenêtre j'aperçus la petite fille, que soulevaient des bras invisibles. Des deux mains, j'envoyai un geste de salut directement pris sur mes lèvres, et je restai immobile; au moment où le train s'engageait derrière un bouquet d'arbres, le mouchoir blanc flotta de nouveau, puis, je ne

vis plus rien que les flocons de vapeur éparpillés au souffle du matin.

« J'étais un peu ahuri, je secouais la tête, comme pour y remettre les idées en ordre. — Eh ! quoi d'étonnant qu'elle fasse une excursion dans les environs, où il y a tant de beaux points de vue ? — Cette explication était concluante et j'étais de belle humeur en rentrant déjeuner.

« Le soir je ne l'attendais guère près de l'orchestre du parc : elle doit être fatiguée de sa course. — Cependant j'allai m'asseoir à ma place habituelle. Le lendemain elle ne vint pas, ni le surlendemain ; elle ne revint plus. Je m'informai, je questionnai les rares personnes avec lesquelles j'étais en relations, nul ne savait de qui je vou-

lais parler. On me dit : « Souvent les officiers de la garnison d'Innsbruck viennent passer un jour ou deux à Sternbach, surtout lorsque l'on y donne quelque fête extraordinaire, comme un concert ou un bal. » J'attendis quinze jours, guettant les femmes et regardant jouer les enfants; j'allai successivement dîner à toutes les tables d'hôte; nulle part je ne vis de robe en foulard bleu à pois blancs, nulle part je n'aperçus de petite fille à ruban écarlate.

« L'automne n'allait point tarder à jaunir la feuille des hêtres : il était temps de retourner à Paris et je me décidai à rentrer en France. Par l'Italie, par le trajet le plus direct? Mais non, par le Tyrol. Puisque j'avais l'intention

d'écrire un opéra sur *La Coupe et les lèvres*, il m'était impossible de ne pas aller à Innsbruck, parce que la fameuse scène des funérailles y serait mieux en situation qu'à Glurens. Je ne sais comment cela se fit, mais dès que je fus arrivé dans la ville que je voulais étudier, pour y choisir les décors de mon futur drame lyrique, je ne pensai plus à Frank, ni au Palatin Stranio, ni à Monna Belcolore; même

Ce pauvre vieux Gunther, je l'avais oublié!

et cependant je lui réservais un air pour baryton *di primo cartello*.

« Par quel hasard avais-je pris goût aux choses militaires? Je suivais avec intérêt les exercices des chasseurs

tyroliens; j'admirais l'uniforme blanc de l'infanterie et je trouvais plaisir à voir les évolutions de l'artillerie de montagne. Je me disais : Si j'aperçois les moustaches blondes, je retrouverai la robe en foulard bleu. Hélas! les moustaches blondes n'étaient point sur le champ de manœuvres et la robe bleue ne se montrait pas à la messe. Je repris la route qui mène vers le boulevard des Italiens et je revins chez moi. Trois jours après mon arrivée, Manette me dit : « Monsieur a bien tort de voyager, les voyages attristent monsieur. — Oui, Manette, vous avez raison. »

« L'hiver fut maussade, comme tous les hivers de Paris : de la pluie, de la neige, de la crotte, des concerts, la

trompette des tramways, des ténors enrhumés et des barytons amoureux d'eux-mêmes, qui chantent leur musique, au lieu de chanter celle des compositeurs. Je m'ennuyais, je vaguais à travers des rêvasseries stériles, et le papier réglé entassé sur ma table s'étonnait de ma paresse. Je me reposais ou, pour mieux dire, je ne faisais rien, ce qui n'est pas la même chose. J'en avais honte, car je me figurais qu'il y avait quelque part deux yeux bleus qui regardaient de mon côté.

« Vers le printemps, j'eus à souffrir et je subis une de ces crises hépatiques qui jaunissent le visage et n'égayent point l'esprit. Mon médecin, auquel j'obéis toujours avec humilité,

parce qu'il emploie des mots extraordinaires qui me font un peu peur, me conseilla — que dis-je, — m'ordonna d'aller à Vichy; il me parla en termes émus des Célestins, de M^{me} de Sévigné, de la Grande-Grille, et me recommanda de partir le plus tôt possible. Je fis mes paquets, tout en chantonnant une polonaise que j'avais entendue l'année précédente, et je dis adieu à Manette. — « Alors c'est donc à Vichy qu'il faut envoyer les lettres qui viendront pour Monsieur? — Manette, je vous le ferai savoir. » — Quatre ou cinq jours plus tard, Manette était avertie par moi qu'elle devait adresser mes lettres à Sternbach.

« Oui, ma filleule, à Sternbach, où je m'étais rendu d'une traite, pestant

contre le raccordement des trains qui me fit perdre deux heures à Vérone. Dès le soir de mon arrivée, j'étais dans le parc, près de l'orchestre, sous l'épicéa où ma chaise semblait m'attendre. Certaines dispositions d'esprit font mentir le proverbe, car les jours se suivent et se ressemblent, ils sont uniformément ennuyeux et pesants. Ma vie se passait à errer dans les allées du parc, à tourner autour de la station du chemin de fer, pour voir les voyageurs descendre des wagons, à lire attentivement la liste des étrangers, comme si un nom que je ne connaissais pas pouvait être une indication. Je crus faire un coup de maître en priant le directeur du Casino de donner un bal d'enfants ; je fis insérer

des annonces dans les journaux du Tyrol; il me semblait que j'assignais ainsi à un rendez-vous qu'on ne pourrait manquer. Au même endroit, derrière les arbustes, j'assistai à ce bal, qui m'irrita. Nulle petite tête blonde, nouée d'écarlate, nul regard bleu sous des paupières baissées. Mon médecin avait eu raison, j'aurais dû aller à Vichy.

« Depuis plus de deux semaines déjà, je me promenais sous les arbres, tout en surveillant la grand'rue, où passaient les voitures chargées de bagages, lorsqu'un jour j'aperçus le jeune homme aux moustaches blondes; je m'arrêtai et m'appuyai contre un hêtre, car mon cœur était en tumulte. Il venait vers moi, je le regardai, je

le trouvai pâli; il marchait la tête inclinée, chassant machinalement les cailloux du bout de sa canne; il était vêtu de noir et, selon les usages du deuil allemand, il portait un brassard de crêpe au bras gauche. Il passa près de moi, sans me voir; je le suivis, retenu par je ne sais quelle crainte inexplicable et n'osant l'aborder. Il se dirigeait vers l'orchestre, qui venait de commencer l'ouverture de *Sémiramide*. Il se promena sur cette espèce de terre-plain qui s'étend devant le casino, je m'y promenai aussi, mais en sens inverse, afin d'avoir occasion de le croiser.

« Plusieurs fois il me frôla, mais sans me remarquer; à la fin je n'y tins plus et j'allai vers lui. Mon mouvement était

si direct, qu'il ne put se méprendre : il ralentit le pas, me considéra avec attention, comme s'il eût fait un effort de mémoire, et me reconnut. Une expression douloureuse traversa ses yeux, il me salua et fit mine de m'éviter.

« Je lui pris la main : « Et la petite fille, lui dis-je en souriant, comment va-t-elle? L'avez-vous amenée? » Le visage du pauvre homme se décomposa. « Je ne l'amènerai plus ni ici, ni ailleurs! » Je lui saisis les bras. « Quoi donc! quelle horreur! Quoi! cette enfant?... » Il fit un signe de tête affirmatif, puis, levant son regard vers le ciel, il dit à voix très basse : « Là-haut! »

« Je l'entraînai vers un quinconce, je

le fis asseoir, je m'assis près de lui. —
« Voilà, dit-il ; elle a eu un mal affreux, une angine, le croup, je ne sais pas bien ; elle étouffait, elle nous regardait et semblait nous demander pourquoi nous la laissions souffrir ; cela a duré cinq jours, oui, monsieur, cinq jours, et puis, la petite s'en est allée ; elle ne reviendra jamais, jamais ! » — Le visage dans ses mains, il sanglotait.

« Et sa mère, lui dis-je... — Sa mère ? »
il ferma les poings et eut comme un rugissement ; « sa mère ! eh bien ! elle est partie aussi. Sa fille l'appelait, elle l'a suivie. Ah ! comme elle l'a soignée, avec quel héroïsme, avec quelle imprudence ! Il paraît que ce mal-là est contagieux, ça prend à la gorge, ça est sans pitié ; moi, je ne l'ai pas eu,



P Blanchard inv.

Em Buland sc.

je ne sais pas pourquoi ; la petite fille est morte, la mère est morte. Vous pleurez, monsieur, je vous remercie ; je suis bien malheureux ! » — Il me serra les mains, s'éloigna et, revenant tout à coup, il me dit, entre deux sanglots : « J'ai conservé la poupée, la pauvre petite l'aimait tant ! »

« Je restai seul sous les arbres ; vaguement j'entendais l'orchestre qui jouait un pot-pourri des airs d'Offenbach :

Je suis Barbe-Bleue, au gué !
Jamais veuf ne fut plus gai !

Toutes les deux ! J'étais anéanti, et je ne sais si je n'éprouvais pas plus de colère que de tristesse, plus de révolte que de douleur. Je personnifiais la

mort et je répétais : Impitoyable ! impitoyable ! Après un instant de repos, l'orchestre avait entamé une marche. Ce fut un coup de foudre : *Sol, sol, la, si, fa, mi.*

« Que se passa-t-il ? je ne le sais pas bien. Je me mis à crier : « Taisez-vous ! taisez-vous ! » On m'entoura. — « Ah ! comme vous souffrez ! » — Je portai les mains à mon visage, j'étais inondé de larmes. On me prit le bras, on me soutint, on me reconduisit à mon auberge. Le bruit se répandit que j'avais été frappé d'une congestion cérébrale, les journaux le répétèrent ; cela m'était indifférent, je n'eus même pas la pensée de réclamer. Le lendemain, par le premier train, j'avais quitté Sternbach, pour n'y jamais revenir.

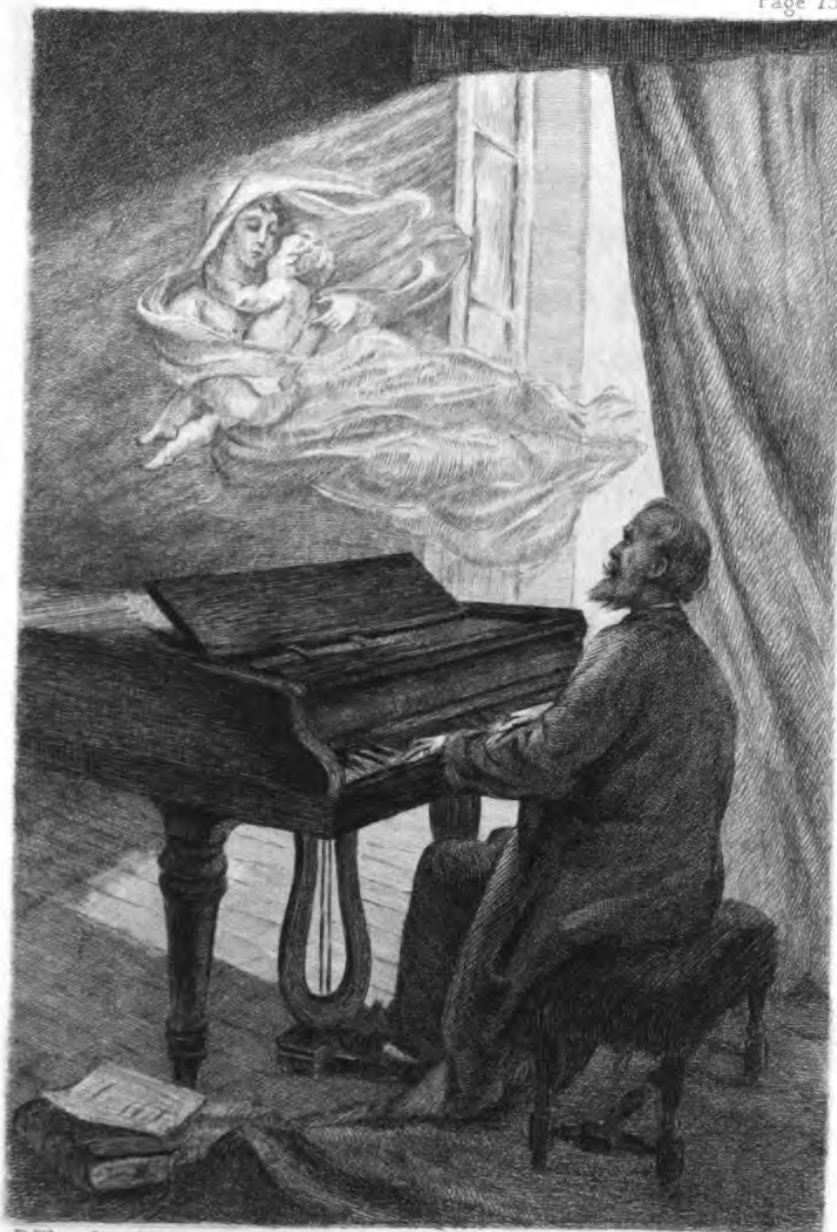
« J'allai au hasard, de ville en ville, de village en village, logeant chez les paysans, chez les gardes, chez les aubergistes.

« Je m'arrêtai pendant quelques jours au hameau de Linden, dans une sorte de cabaret où je trouvai une vieille épinette du siècle dernier.

« Pendant des heures entières, je restais assis à la fenêtre, dans cet état d'absorption qui semble dissoudre les contours de la matière et de l'esprit ; on dirait que l'on se perd dans l'universalité des choses et que notre âme va s'absorber dans l'âme même de la nature. Je voyais alors, peut-être sans le regarder, un groupe d'admirables tilleuls dont les basses branches touchaient aux murs de la maison. Je

leur en voulais d'être si vigoureux, de vivre avec tant d'énergie, tandis que la plante humaine est brisée par le moindre souffle.

« Un matin, ces arbres me parurent plus beaux encore que de coutume ; il avait plu et tonné pendant la nuit ; au lever du jour, l'orage s'était dissipé, le soleil brillait, et les gouttes d'eau recueillies par les feuilles tombaient lentement de branches en branches, avec le bruit d'un sanglot étouffé. Il me sembla que c'étaient les larmes de deux âmes qui pleuraient d'avoir été arrachées trop tôt à la vie ; ces âmes, je les voyais, elles étaient toutes blanches, transparentes à force d'être pâles, leurs cheveux blonds formaient un nimbe d'or, leurs paupières étaient voi-



P. Blanchard inv.

Em. Buland sc.

62

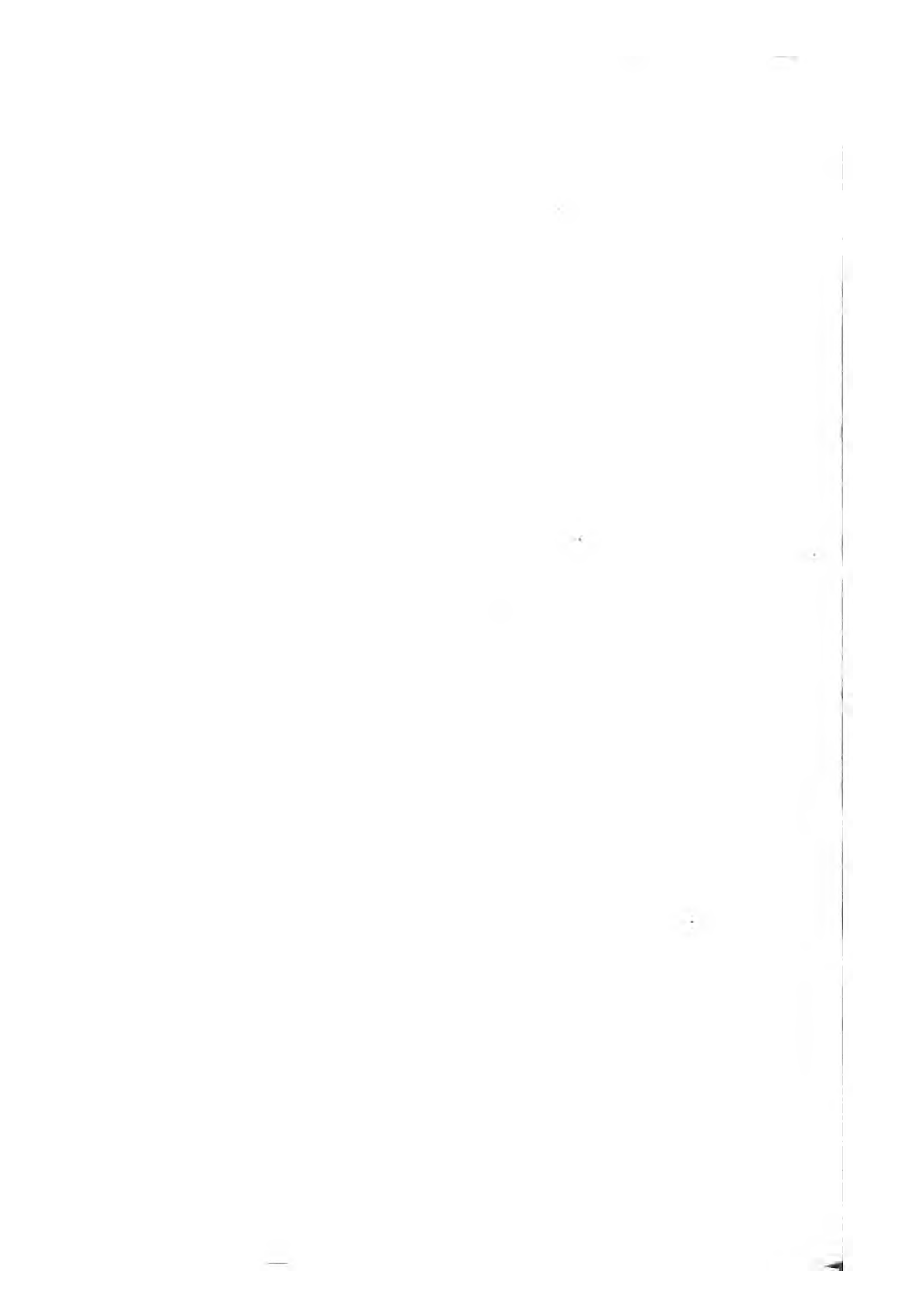
lées d'azur, la plus petite vagissait dans les bras de la plus grande.

« Je m'assis devant l'épinette et ce fut alors — ne te moque plus de ton vieux parrain — que je composai la *Pâleur des âmes*, cette mélodie que je n'ai jamais pu jouer sans pleurer, — ni toi non plus, je crois. »





16801. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus.



LIBRAIRIE L. CONQUET

5, rue Drouot, à Paris

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Bouddha**, par JULES CLARETIE. — 1 frontispice et 10 vignettes dessinés par ROBAUDI et gravés par A. NARGEOT. — 1 vol. in-18 sur vergé. 15 fr.
- Une Mélodie de Schubert**, par E. NOËL. — 3 figures de G. CAIN, gravées par DEVILLE. — 1 vol. in-18. (Épuisé.)
- Pêcheur d'Islande**, par PIERRE LOTI. — Édition originale publiée par CALMANN-LÉVY en 1886, illustrée de 1 portrait et 8 compositions de P. JAZET, gravés à l'eau-forte par G. MANCHON. — 1 vol. in-8° sur hollande 40 fr. ; in-12 papier ordinaire 20 fr.
- Mémoires du comte de Grammont**, par ANTOINE HAMILTON, 1 portrait et 33 dessins de C. DELORT, gravés par BOISSON. — 1 vol. in-8° jésus sur vélin. . . 120 fr.
- Émaux et camées**, par THÉOPHILE GAUTIER. — 112 compositions de G. FRAIPONT. — 1 vol. in-16 sur chine 60 fr. ; sur vélin. 35 fr.
- Militona**, par THÉOPHILE GAUTIER. — 1 portrait et 10 compositions de ADRIEN MOREAU, gravés par A. LAMOTTE. — 1 vol. in-8° cavalier sur vélin . . . 35 fr.
- Nouvelles**, par ALFRED DE MUSSET (*Frédéric et Bernerette; Les Deux maitresses; Emmeline; Le fils du Titien; Pierre et Camille*). — 1 portrait gravé par BURNEY et 15 compositions de F. FLAMENG et O. CORTAZZO, gravées par MORDANT et LUCAS. — 1 vol. in-8° sur vélin 50 fr.
- Composition pour Emmeline refusée**, dessinée par F. FLAMENG, gravée par MORDANT. 5 fr.

- La Canne de Monsieur Michelet**, par JULES CLARETIE.
— 1 portrait gravé par BURNEY et 12 compositions de
P. JAZET gravées par TOUSSAINT. — 1 vol. in-8°, sur vé-
lin 35 fr.
- Sylvie**, par GÉRARD DE NERVAL. — 1 frontispice et 41 eaux-
fortes dans le texte par E. RUDAUX. — 1 vol. in-16, sur
vélin 50 fr.
- Trois Coups de foudre**, par LUDOVIC HALÉVY. — 10 eaux-
fortes de T. DE MARE d'après les dessins de KAUFF-
MANN. — 1 vol. in-16, sur vergé.. . . . 12 fr.
- La Défense de Tarascon**, par ALPHONSE DAUDET. —
16 aquarelles d'après DRANER. — 1 vol. in-18 sur ja-
pon. (Epuisé.)
- Karikari**, par LUDOVIC HALÉVY. — 10 aquarelles d'après
HENRIOT. — 1 vol. in-18, sur japon. . . . (Epuisé.)
- Calendrier parisien pour 1886**. — 12 sonnets inédits
d'ERNEST D'HERVILLY et 13 pointes sèches de H. BOUTET.
Grand in-32 recouvert en satin rose. . . . (Epuisé.)
— Quelques exemplaires sur japon avec double état
des gravures. 20 fr.
- La Mionette**, par EUGÈNE MULLER. — 2 frontispices
et 26 eaux-fortes dans le texte, dessinés par O. COR-
TAZZO et gravés par ABOT et CLAPÈS. — 1 vol. in-16,
sur vélin. 30 fr.
- Nouveaux Contes à Ninon**, par ÉMILE ZOLA. —
31 eaux-fortes de E. RUDAUX. — 2 vol. petit in-8° : sur
japon 100 fr. ; sur vélin. 60 fr.
- Fromont jeune et Risler aîné**, par ALPHONSE DAUDET.
— 12 grandes compositions hors texte de E. BAYARD,
gravées par F. MASSARD. — 2 vol. petit in-8° : sur ja-
pon 100 fr. ; sur vélin. 50 fr.
- Le Violon de faïence**, par CHAMPFLEURY. — 34 eaux-
fortes de JULES ADELINÉ. — 1 vol. in-8° écu : sur japon
60 fr. ; sur vélin 35 fr.

- Les Œillets de Kerlaz**, par ANDRÉ THEURIET. — 4 eaux-fortes hors texte de E. RUDAUX et 8 en-têtes et culs-de-lampe de GIACOMELLI, gravés par T. DE MARE. — 1 vol. in-18, sur vergé. 20 fr.
- Mademoiselle de Maupin**, par TH. GAUTIER. — 1 portrait de TH. GAUTIER gravé par BURNEY, d'après CÉLESTIN NANTEUIL, et 2 portraits (d'ALBERT et Mlle DE MAUPIN) dessinés par LELOIR et gravés par CHAMPOLLION. — 2 vol. in-8°. (Epuisés.)
— 1 Frontispice et 17 grandes compositions de G. TOUDOUBE, gravés par CHAMPOLLION. — La collection sur papier vélin. 100 fr.
— 4 Pièces d'essais (2 portraits et 2 grandes compositions) dessinées par JEANNIOT et TOUDOUBE, et gravées par BURNEY et CHAMPOLLION; sur papier vélin . 16 fr.
- La Chartreuse de Parme**, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE), 32 eaux-fortes de FOULQUIER. — 2 vol. in-8°. (Epuisés.)
- Le Rouge et le Noir**, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE), 80 eaux-fortes de H. DUBOUCHE. — 3 vol. in-8°. 180 fr.
- Sous bois**, par A. THEURIET. — 78 compositions de GIACOMELLI gravées sur bois par BERVEILLER, FROMENT, MÉAULLE et ROUGET. — 1 vol. petit in-8° . . . 60 fr.
- Monument du costume**. Estampes de FRENDBERGER et MOREAU le jeune, dessinées en 1775-1783, gravées au burin et à l'eau-forte par DUBOUCHE. — 40 pièces. — Textes gravés anecdotiques et explicatifs publiés au XVIII^e siècle, en même temps que ces estampes, avec les cadres et les fleurons réduits, et précédés de notices sur l'œuvre de FRENDBERGER et de MOREAU le jeune, par MM. JOHN GRAND-CARTERET et PHILIPPE BURTY. — 180 pages gravées. L'ouvrage complet sur japon 300 fr.; sur hollandaise. 250 fr.
- Marie ou le Mouchoir bleu**, par ETIENNE BÉQUET, 6 compositions de STA, gravées par ABOT. — 1 vol. in-18 : sur vélin blanc 12 fr.; sur vergé. 8 fr.

- Voyage de Normandie**, par J.-F. REGNARD — 5 vignettes en couleur de CH. DENET. — 1 vol. petit in-18, sur japon, tiré à 300 6 fr.
- Le Lion amoureux**, par FRÉDÉRIC SOULIÉ. — 19 vignettes dessinées par SAHIB et gravées par NARGEOT. — 1 vol. in-18. (Épuisé.)
- Mon Oncle Benjamin**, par CLAUDE TILLIER. — 1 portrait-frontispice et 42 dessins de SAHIB, gravés sur bois par PRUNAIRE. — 2 vol. in-12 (épuisés); sur chine ou Whatmann, in-8° 100 fr.
- La Chanson des nouveaux époux**, par Mme ADAM. — 1 portrait et 10 grandes eaux-fortes, d'après BENJAMIN CONSTANT, G. DORÉ, E. DETAILLE, JEAN-PAUL LAURENS, etc. — 1 vol. in-4° sur hollandaise, 100 fr.; sur japon (2 états) 200 fr.
- Bécasse**, par PAUL RÉVEILHAC. — 1 frontispice à l'eau-forte et dessins dans le texte par JULES HARO. — 1 vol. in-12, tiré à 200 10 fr.
- Bagatelles**, par ALBERT SEMIANE. — 3 eaux-fortes de PAUL AVRIL. — 1 vol. in-16, tiré à 75 exempl. 12 fr.
- Duels de maîtres d'armes**, par VIGEANT. — 1 portrait gravé à l'eau-forte par COURTRY et vignettes sur bois par PANNEMAKER. — 1 vol. petit in-8° 6 fr.
- Un Maître d'armes sous la Restauration**, par VIGEANT. — 1 portrait de JEAN-LOUIS par COURTRY et vignettes gravées sur bois par PANNEMAKER. — 1 vol. in-8° écu. (Épuisé.)
-

COLLECTION BLEUE CALMANN-LÉVY

AVEC NOS SUITES DE GRAVURES AJOUTÉES

petit in-8°

- La Famille Cardinal**, par LUDOVIC HALÉVY. — 1 frontispice et 8 vignettes dessinés par E. MAS, gravés par J. MASSARD; sur vergé. 17 fr.
- Carmen**, par PROSPER MÉRIMÉE. — 1 frontispice et 8 vignettes dessinés par S. ARCOS, gravés par NARGEOT, sur vergé 17 fr.
- Julia de Trécœur**, par OCTAVE FEUILLET. — 1 frontispice et 14 vignettes dessinés par HENRIOT, gravés par F. CLAPÈS, sur vergé 20 fr.
- Le Colonel Chabert**, par M. DE BALZAC. — 1 portrait et 6 compositions de C. DELORT, gravés par BOISSON, sur vergé 17 fr.
- Histoires d'hiver**, par le vicomte MELCHIOR DE VOGÜÉ. — 1 frontispice et 10 vignettes dessinés par DE STA et MARTIN, gravés par A. NARGEOT, sur vergé . . . 17 fr.
- Le Drapeau**, par JULES CLARETIE. — 1 frontispice et 12 vignettes dessinés par HAUFFMANN et gravés par CLAPÈS, sur vergé. 17 fr.
- Le Nez d'un Notaire**, par EDMOND ABOUT. — 1 frontispice et 12 vignettes dessinés et gravés par GÉRY-BICHARD, sur vergé. 17 fr.
- Un Début dans la magistrature**, par JULES SANDEAU — 1 portrait et 12 vignettes de BAUGNIES gravés par DEVILLE, sur vergé 17 fr.
- Herminie**, par ALEXANDRE DUMAS. — 1 frontispice et 14 vignettes dessinés par ROBAUDI, gravés par DEVILLE : sur vergé 17 fr.

EN PRÉPARATION (MÊME COLLECTION) :

La Marquise, par G. SAND.

OUVRAGES DE BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de l'œuvre de P.-J. de Béranger,
par JULES BRIVOIS. — 1 vol. in-8°, 7 fr. 50; sur hol-
lande 15 fr.

**Bibliographie des ouvrages illustrés du dix-
neuvième siècle**, par JULES BRIVOIS. — 1 vol. in-8°
(Epuisé.)

Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne,
par VIGEANT. — 1 vol. in-8° écu 10 fr.

Bibliothèque d'un bibliophile, par HENRI BÉRALDI.
— 1 vol. in-12, tiré sur papier de Hollande à 200 exem-
plaires numérotés. (Epuisé.)

Mes Estampes, 1872-1884, par HENRI BÉRALDI. — Petit
in-8° de x et 100 pages. (Epuisé.)

Les Graveurs du dix-neuvième siècle. — Guide
de l'amateur d'estampes modernes, par HENRI BÉRALDI.
L'ouvrage formera environ 10 à 12 fascicules de 150
à 200 pages. Le format est in-8°. — Prix de chaque
fascicule, sur papier vergé, tiré à 75 exemplaires,
20 fr.; sur vélin. 10 fr.

*Les souscripteurs à l'ouvrage complet reçoivent en
prime des titres frontispices gravés spécialement
pour l'ouvrage.*

Les fascicules I, II, III, IV, V, VI et VII sont parus, ils
contiennent déjà 14 frontispices d'ADELINE, BRACQUE-
MOND, BOUTET, F. BUHOT, BELLANGÉ, DE BAR, BRUNET-DE-
BAINES, JULES CHÉRET, TH. CHAUVET, CHAMPOLLION, COURTRY,
DAUMONT, DELATRE, FANTIN-LATOUR, V. FOULQUIER, GAREN,
GAUJEAN, H. GUÉRARD, DE LA PINELAIS.

Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops, précédé d'une notice biographique et critique, par ERASTÈNE RAMIRO. — 1 frontispice, 2 eaux-fortes, 1 photogravure et 1 prime (*La Dame au cochon*, gravée par GAUJEAN, d'après F. Rops); 1 vol. in-8° jésus sur vélin. 40 fr.

EN PRÉPARATION :

Ruy-Blas, par VICTOR HUGO. — 1 vol. in-8°, illustré de 1 portrait et 15 compositions de ADRIEN MOREAU, gravés par CHAMPOLLION.

La Princesse de Clèves, par M^{me} DE LAFAYETTE. — 1 vol. in-8 (format de *Miliona*), illustré de 1 portrait et 12 compositions de JULES GARNIER, gravés par CHAMPOLLION.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la librairie, 5, rue Drouot, à Paris.

Prière à MM. les Bibliophiles de bien vouloir se faire inscrire à ladite librairie, pour recevoir gratis et franco les prospectus et catalogues y compris celui de livres d'occasion à prix marqués, paraissant régulièrement tous les mois.

63644288

312

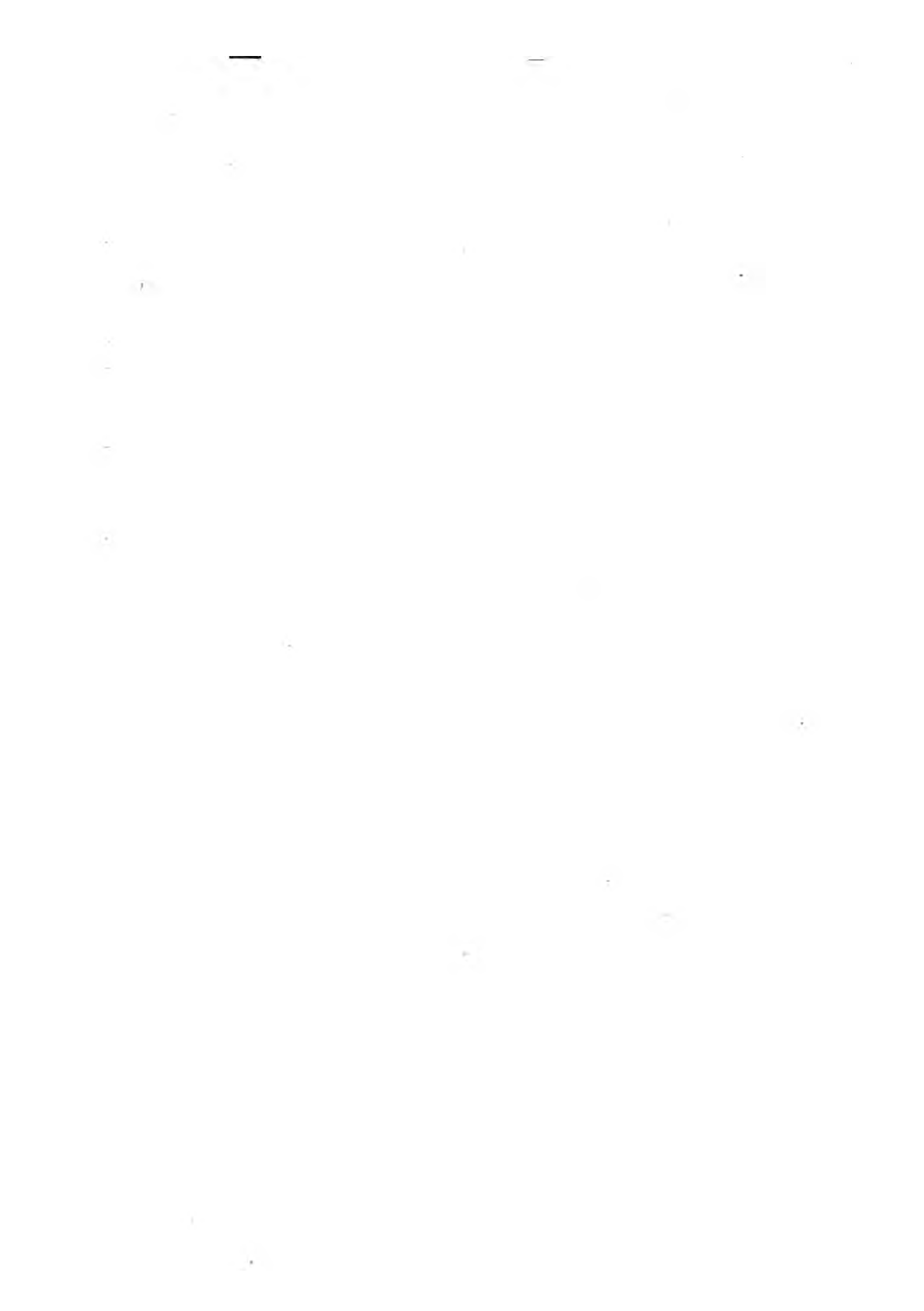
UNE
HISTOIRE D'AMOUR

PAR

MAXIME DU CAMP
de l'Académie française

140
—•••••—

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
5, RUE DROUOT, 5
—
1888



EN SOUSCRIPTION

RU Y B L A S

PAR VICTOR HUGO

1 volume in-8° illustré
de 1 portrait et 15 compositions de ADRIEN MOREAU
gravés par CHAMPOLLION

Typ. A. Lahure. Paris.





